

# L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 Centimes.

SAMEDI 13 OCTOBRE 1906

64<sup>e</sup> Année. — N<sup>o</sup> 3320



## L'HOMME DU JOUR : UN BOULANGER PARISIEN

A gauche, les mannetons contenant la pâte. — A droite, la corbeille destinée à recevoir les pains après la cuisson, et, au fond, l'étouffoir à bras.  
Au plafond, les pelles à four de différentes formes.

(Voir l'article, page 244.)



Nos prochains *Suppléments de théâtre* seront consacrés à **JULES CÉSAR**, traduit de Shakespeare par LOUIS DE GRAMONT, pièce d'ouverture de l'Odéon dirigé par M. Antoine, et aux **PASSAGÈRES**, la charmante comédie de M. ALFRED CAPUS, jouée par M. Guitry et M. Huguenet au théâtre de la Renaissance.

## COURRIER DE PARIS



Il paraît que les Français négligent la danse ; c'est, du moins, ce qui a été affirmé par l'un de nos compatriotes au congrès chorégraphique qui fut tenu en Allemagne, à Crefeld. Certes, des jeunes gens et des jeunes filles adorent encore la valse, et surtout le boston. Mais les sports, et notamment l'*automobilisme*, font le plus grand tort aux bals. Comment se coucher tard quand il faut, dès l'aube, s'élancer sur une bicyclette ou prendre en main le volant d'une voiture ? Les générations nouvelles redoutent les veilles inutiles et l'atmosphère malsaine des salons. Elles sont avides d'air pur, et qui oserait les blâmer ?

Les maîtres de danse cependant n'ont pas renoncé à défendre les idées qu'exprima si brillamment un de leurs ancêtres, dans *le Bourgeois gentilhomme*. Ils sont prêts à déclarer : « Il n'y a rien qui soit si nécessaire aux hommes que la danse. Sans la danse un homme ne saurait rien faire. Tous les malheurs des hommes, tous les revers funestes dont les histoires sont remplies, les bévues des politiques, les manquements des grands capitaines, tout cela n'est venu que faute de savoir danser. » Des phrases qui sont presque aussi pompeuses furent prononcées au congrès de Crefeld et, sur la proposition d'un Français, l'assemblée rendit un chaleureux hommage à l'empereur Guillaume qui protège la danse, qui oblige ses soldats à apprendre à danser. Très ému, le souverain ordonna à un régiment de husards de se rendre sur-le-champ à Crefeld pour faire valser les femmes de cette ville : admirable sujet d'opérette !

Il est certain que notre République se désintéresse de la danse et je conçois la mélancolie des maîtres qui ne peuvent espérer le concours de M. Fallières. Louis XIII et Anne d'Autriche parurent dans de somptueux ballets. Louis XIV obtint d'inoubliables succès dans *les Fêtes de Bacchus* et dans *le Ballet des Muses* ; il figura même, un jour, une jeune nymphe. Si Napoléon III ne tint aucun rôle dans les divertissements qui charmaient sa cour, il dansait souvent le quadrille aux Tuileries. Nos hommes politiques sont plus graves : quel scandale si, tout à coup, à l'Elysée, au Luxembourg, au Palais-Bourbon, pendant une soirée officielle, M. Fallières, M. Antonin Dubost, M. Brisson, se mettaient à danser !

Dans les casernes, nos soldats ne tournent plus en cadence sous la direction d'un prévôt. On ne les oblige plus à posséder ces attitudes et cette grâce qui séduisaient les belles. Le gouvernement ne se soucie plus de la galanterie française et c'est pourquoi les maîtres de danse sont très tristes.

\* \*

Je ne manque pas de visiter, chaque année, le Salon d'automne. Quand j'y suis demeuré pendant quelques heures, la nature me paraît ensuite très belle. Après avoir vu des paysages pelés et lugubres, je souris aux arbres des Champs-Élysées dont les feuilles se dorment. Les passantes me semblent toutes jolies parce que les peintres m'ont offert des visages sinistres et des corps odieux. Jamais le ciel et la lumière ne m'ont tant charmé par leurs riches nuances : j'ai vu tant de toiles grises et pauvres !

On ne saurait trop le répéter : l'art, c'est la joie, l'opulence et la facilité. Examinez les maîtres d'Italie, d'Espagne, de Hollande, d'Angleterre, de France : tous, ils chantent l'ivresse de la vie ou, du moins, la sérénité des âmes méditatives ; ils nous présentent d'admirables décors, des formes pures et souples, des visages amoureuxment modelés ; ils ne se soucient pas du métier ; ils ne déposent pas soigneusement de petites taches ; ils peignent sans effort ; ils produisent des chefs-d'œuvre comme un arbre donne des fruits. Après de ces hommes généreux, puissants, simples, nos contemporains, à qui des critiques accordent du génie, apparaissent malingres, faibles, prétentieux.

Qui trompe-t-on ici ? Des écrivains qui se piquent d'être audacieux veulent nous contraindre à nous agenouiller devant des ignorants qui sont incapables de dessiner une tête ! Ils prétendent nous obliger à admirer des couleurs qui hurlent et, devant des essais informes de sculpture, ils crient : « C'est divin ! Jamais les maîtres de la Grèce n'exécutèrent des morceaux plus harmonieux ! » Quelques personnes, qui ont toujours peur de ne point avoir des opinions assez avancées, se hâtent de chanter la gloire des nouveaux maîtres. Tandis qu'on célèbre ces farceurs, des artistes qui ont du talent et de la conscience demeurent ignorés.

Il serait temps d'élever la voix et de dire au public : « On se moque de toi ! Ne crains pas de hausser les épaules devant les œuvres de ces barbouilleurs et de ces gâcheurs de plâtre. Ne te laisse pas intimider par les déclamations de quelques journalistes : ils ne sont pas plus savants que toi et d'ailleurs quelle science nous révèle la beauté d'un paysage, d'une femme, d'un tableau, d'une statue ? Aie confiance en ton jugement et en ta sensibilité, et si l'on te répète que Cézanne a du génie, éclate de rire. »

\* \*

Mistral vient de publier le premier volume de ses mémoires ; aussitôt le grand poète qui nous conta l'histoire de *Mireille* est redevenu à la mode. On rappelle qu'il a ressuscité la littérature provençale ; on cite des anecdotes : Barbey d'Aurevilly fut douloureusement étonné en apprenant qu'il était bachelier ès lettres ; Sainte-Beuve lui dit rudement : « C'est vous, monsieur, que certains comparent à Homère ? » On voudrait que l'Académie française lui ouvrit ses portes : « Impossible ! s'écrient les gardiens de la tradition. Ses poèmes ne sont pas en français. Voulez-vous encourager officiellement l'usage des patois, les langues régionales, la décentralisation ? » Je pense que Mistral devrait siéger parmi les immortels. Je ne connais ses œuvres que par des traductions ; mais il ne sera pas le seul académicien qui n'ait jamais écrit une ligne de français, et, certainement, il est une de nos gloires.

Je l'aime. Je n'ai jamais eu l'honneur de causer avec lui ; mais, dans une rue d'Arles, j'ai aperçu sa belle figure. Il allait parmi l'admiration affectueuse de ses compatriotes. Dans la ville qui a conservé une grâce latine, j'ai sans cesse songé au grand poète. Je le sentais tout près de moi dans le cimetière des Aliscamps où reposent des hommes qui furent fidèles aux cultes anciens ; il me guidait dans l'allée de tombeaux qui aboutit au temple de Jupiter, dans les arènes qui font songer à l'invasion sarrasine, dans le cloître de Saint-Trophyme qui abrita les méditations des moines, dans le musée où des danseuses de pierre frissonnent sous des voiles légers. Surtout je l'ai retrouvé dans la maison sereine où il rassembla pieusement les costumes, les objets usuels, les reliques

de sa chère Provence. Grâce à lui j'ai assisté au réveillon que célébraient les paysans, ses ancêtres, et j'ai vu la chevelure d'or qui fut découverte, sur la hauteur des Baux, dans la petite église où dorment tant de chevaliers et de princesses.

Cette union de la légende et de la rusticité, de l'harmonie classique et de la richesse orientale, du panthéisme et de la foi chrétienne, n'était-ce point l'âme même de Mistral, l'âme même de la Provence ?

\* \*

Tandis que nous ressentons pour Mistral un nouvel et légitime enthousiasme, on a inauguré sans éclat, à Montmorency, un petit musée qui est consacré à Jean-Jacques Rousseau. J'imagine qu'entre tous nos écrivains Rousseau doit être cher à Mistral parce qu'il a aimé profondément la nature. Il aurait vécu heureux s'il avait pu demeurer loin du monde, dans une claire maison qu'auraient entourée de beaux arbres. La pauvreté l'a contraint à accepter la protection des grands. Il s'est débattu dans les intrigues des salons. Pendant de longues années on a cru que son imagination malade lui avait montré un complot qu'auraient formé contre lui Grimm et Diderot. De récents travaux semblent prouver que ce n'est point à tort qu'il a accusé les deux amis de Mme d'Épinay. Leur hostilité acheva de troubler la raison du philosophe.

Il ne connut des années paisibles qu'à Montmorency, dans sa retraite de Montlouis. C'est là qu'il composa *la Nouvelle Héloïse*, *le Contrat social*, *Émile*. Voici la petite table sur laquelle il écrivit des ouvrages qui devaient transformer les lettres, les mœurs et donner à la France une direction nouvelle. Sa gloire lui fut lourde. Il dut subir la calomnie, les injures, l'exil. Chassé de notre pays, chassé de la Suisse, il dut errer misérablement. Il connut la misère, la honte, la folie. Enfin il cessa de vivre et je me sens profondément ému devant ce masque douloureux qui est l'empreinte de son visage à peine apaisé par la mort.

NOZIÈRE.

## NOTRE GRAVURE HORS TEXTE

« LE GOUTER », tableau de M. Ernest Laurent.

M. Ernest Laurent n'est point de ces jeunes peintres dont parle plus haut M. Nozière et qui affichent si audacieusement la prétention de savoir peindre avant d'avoir appris. Il sait ce qu'il fait et pourquoi il le fait. Sa facture très particulière, cette peinture à petites touches de pinceau qui se fondent, à distance, dans l'œil du spectateur, a attiré en ces dernières années l'attention de la critique et des amateurs d'art. Elle est curieuse et excellente pour traduire certains effets d'atmosphère. Elle a donné un des meilleurs résultats dans la toile que nous avons fait reproduire en couleurs pour les lecteurs de *L'Illustration*, petite scène d'intimité charmante, dans la pénombre d'un bosquet de jardin, à l'heure où le soleil commence à décliner.

## LE VOYAGE DU LORD-MAIRE

Le lord-maire de Londres, sir Walter Vaughan Morgan (1), va passer la semaine prochaine le détroit pour venir rendre visite aux édiles parisiens. Ce sera un voyage de grand appareil. Les shérifs Bowater et Smallman avec leurs insignes, le cocher, les valets de pied à la livrée brodée d'or, accompagneront le lord-maire dans ce déplacement, et les Parisiens, toujours épris des

(1) Les guildes de la Cité de Londres viennent précisément d'élire samedi dernier le successeur de sir W. Vaughan Morgan pour l'année 1907. C'est sir William P. Treloar. Mais celui-ci n'entrera en fonctions que dans quelques semaines.





UN LORD-MAIRE A PARIS EN 1875. — Le cortège de M. Stone à l'inauguration du nouvel Opéra.

(D'après une gravure de L'Illustration du 15 janvier 1875.)

beaux cortèges, des cavalcades à effet, escomptent d'avance la joie de contempler, sur leurs boulevards, un spectacle inusité.

Combien, parmi eux, se rappellent encore qu'une visite semblable leur fut déjà faite, il y a trente ans, et que les shérifs, les co-



M. le shérif Smallman. — Phot. A. Weston.

chers et les domestiques poudrés à frimas, le porte-glaive et le massier, accompagnèrent, ici, le lord-maire et la lady mayoress d'alors ?

C'était en 1875, à l'occasion de l'inauguration du nouvel Opéra qui avait lieu le 5 janvier. Le lord-maire s'appelait Stone. Il avait été invité par le ministre de l'Instruction publique. Son cortège eut le même succès que va retrouver, évidemment, celui de sir W. Vaughan Morgan.

Dans la journée, on l'avait vu, avec ad-



Sir Walte Vaughan Morgan, lord-maire actuel, qui vient en visite à Paris.

(Phot. A. Weston.)

miration, se rendre de l'hôtel Bristol, où le lord-maire et sa suite étaient descendus, à l'Elysée, où ils allaient faire visite au maréchal de Mac-Mahon, président de la République. Le soir, on s'écrasait, aux abords de l'Opéra, pour voir arriver les



M. le shérif Bowater. — Phot. E. W. Collins.

trois carrosses de demi-gala, entourés d'une escorte de gardes de Paris casqués ; descendre de voiture et gravir l'escalier, précédés du massier et du porte-glaive, tandis que des hérauts d'armes sonnaient de la trompette, le lord-maire et la lady mayoress, les shérifs Ellis et Shaw et leurs femmes. Et jusqu'à la fin de la représentation d'*Hamlet*, une foule compacte resta, à aller et venir, autour du monument tout neuf, attendant la sortie et le départ de nos hôtes anglais.





La salle du théâtre de l'Odéon telle qu'elle était encore à la saison dernière.

#### LA SALLE DE L'ODÉON

La semaine prochaine, M. André Antoine inaugure, à l'Odéon, sa direction. Mais en quel Odéon !... transformé, remis à neuf, rajeuni, méconnaissable.

— J'avais été frappé, a dit M. Antoine, à regarder de près ce beau théâtre, de deux choses : on n'y voyait goutte et il ne s'établissait aucune communication entre le public et les acteurs. En arrivant, je croyais entrer dans un tombeau : la nécropole des auteurs dramatiques !

Il a donc porté sur tout une main hardie.

Il a supprimé les baignoires du fond de la salle, dont l'emplacement lui donne, en arrière du péristyle, un vestibule spacieux, où sera un vestiaire ; supprimé aussi un rang de fauteuils de balcon, et, à leur place, avancé les



Aspect de la salle après les modifications apportées par M. André Antoine. — Photographes Larcher.

LA DIRECTION ANTOINE AU THÉÂTRE DE L'ODÉON



loges en forme de corbeille vers la scène, d'où, selon son expression encore, elles semblaient éloignées d'une lieue. Même transformation aux secondes galeries. En haut, enfin, suppression du lustre, qui masquait à demi le théâtre, et installation d'un plafond lumineux.

Les stalles de l'orchestre s'étagent en un amphithéâtre à forte pente, — ce qui remédie en partie au « mal des chapeaux » !

Les peintres ont badigeonné de tons clairs, relevés d'ors discrets, cette salle neuve ; les tapissiers ont enlevé le triste velours cramoi des fauteuils, des tentures, l'ont remplacé par de joyeuses étoffes jaunes ; sur tout cela, les électriciens ont répandu la lumière à flot.

Enfin, las de l'éternel rideau de draperies, que relevaient des cordelières d'or, l'admirable metteur en scène qu'est Antoine a fait appel au talent du peintre Jusseaume, qui fut déjà son heureux collaborateur lorsqu'il s'agit des décors du *Roi Lear*, au boulevard de Strasbourg. Et celui-ci a doté l'Odéon tout pimpant d'un rideau de style plus moderne, enguirlandé de feuilles de platane, au milieu duquel sourit, dans un médaillon circulaire, le joli jardin du Luxembourg, avec ses hautes futaies et ses parterres fleuris.

On a dépensé plus de 150.000 francs à ces transformations. La salle ainsi modifiée contient trois cents places de moins. Mais qu'importe, au surplus, si elle est comble chaque soir, comme son directeur l'espère, et comme il faut le souhaiter !

## LA DESTRUCTION DE VALPARAISO

Les récents courriers nous ont apporté de nouveaux documents relatifs aux tremblements de terre qui viennent de désoler le Chili, et notamment de ravager de si désastreuse façon Valparaiso. Nous avons choisi, dans le lot de photographies qui nous sont parvenues, celles qui nous ont paru les plus caractéristiques.

Et tout d'abord on voit que le théâtre de la Victoria, dont nous donnions, la semaine dernière, une vue prise aussitôt après la catastrophe, a, depuis ce moment, subi encore de nouveaux dommages, soit que l'ébranlement produit par les premières secousses eût désagréé les matériaux au point qu'ils devaient s'écrouler pour ainsi dire d'eux-mêmes, au moindre choc, soit sous l'effet de secousses ultérieures.

Ce quartier de l'Almendral, de la plaza de la Victoria à l'avenida de las Delicias, a été cruellement éprouvé. Le long de la grande artère qui le traverse, la calle de la Victoria, et de deux artères parallèles, les calles Maipo et de la Independencia, les édifices se sont écroulés comme des châteaux de cartes ; ces larges voies étaient encombrées d'un tel amas de poutres enchevêtrées, débris des toitures, que, lorsque les sauveteurs venus de Santiago arrivèrent, ils ne purent pénétrer au cœur de la ville qu'après un jour



Le nouveau rideau de l'Odéon, œuvre de Jusseaume. — Phot. Larcher.

tout entier employé à se frayer un passage au milieu de ces décombres, avant de commencer leur besogne efficace.

Le cimetière, établi, comme nombre de cimetières espagnols, sur le type des anciennes catacombes, avec des alvéoles étagées contre un mur et dans lesquels se placent les cercueils, le cimetière avait été complètement bouleversé, et les bières richement ornées, projetées hors de leurs niches, gisaient pêle-mêle avec d'autres bières toutes simples de pauvres morts troublés ainsi au milieu de leur dernier sommeil.

Les quartiers anéantis sont surtout ceux de la partie plane de Valparaiso, qui était construite sur les terres dévalées à la longue des cerros sous l'influence des pluies hivernales et qui, avec le temps, avaient empiété sur l'Océan. Cette partie plane, dont l'altitude au-dessus de la mer n'excède pas 10 mètres, est évaluée à 190 hectares.

Or 60 hectares, qui représentent 32 % de ces 190 hectares, sont complètement détruits.

Sur 50 autres hectares, qui représentent 26 % de la même superficie, les constructions sont partiellement détruites ou tellement lézardées qu'il faut les considérer comme bonnes à abattre.

Enfin les 80 hectares restants, qui représentent 42 % de cette même zone plane, constituent la partie la moins

endommagée, celle qu'on peut encore habiter dès maintenant et réparer dans la suite.

Quant aux cerros entourant la ville, il faut évaluer à 450 hectares les terrains qu'ils englobent, du pied des collines jusqu'au chemin de ceinture. C'est la seule partie de la ville, la moins peuplée, du reste, et la moins bâtie qui n'ait presque pas souffert du tremblement de terre.

Les Français sont assez nombreux à Valparaiso — quinze cents à peu près — et nombre de familles demeurées dans la mère patrie ont pu être inquiètes du sort de leurs membres émigrés là-bas. Elles peuvent maintenant être rassurées.

Dès le lendemain de la catastrophe, le consul de France, assisté de son vice-consul et de plusieurs membres dévoués de la colonie française, ralliait sous sa protection, à un quartier général provisoire installé place Sotomayor, une partie de nos compatriotes désemparés. Les autres furent campés dans l'enceinte de l'hôpital français.

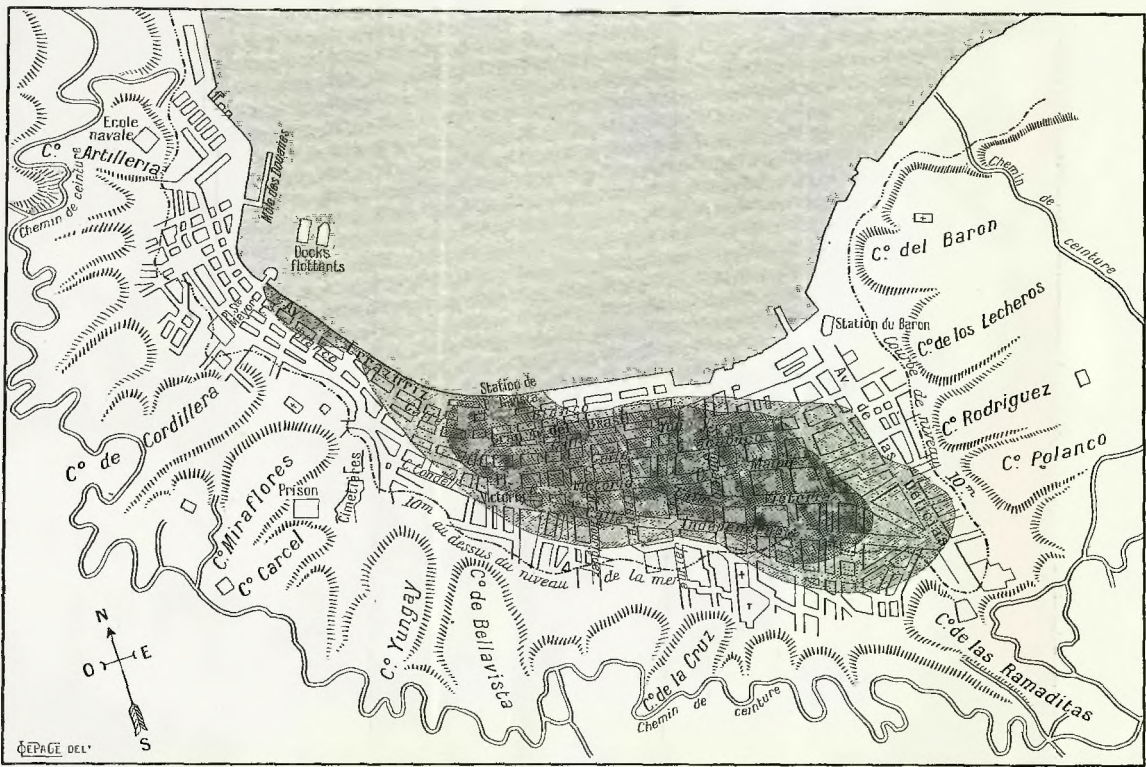
Grâce à cette intervention de leurs représentants, les Français furent les premiers secourus lorsque eurent lieu les distributions de vivres organisées par l'autorité chilienne. Tous, à des degrés divers, ont trouvé les appuis moraux ou pécuniaires correspondant à leur position respective.

E. B.



400.000 kilomètres carrés dévastés par le tremblement de terre du 16 août.

(L'intensité de la teinte correspond à la violence des oscillations.)



Plan de Valparaiso, avec l'indication des parties ravagées par le tremblement de terre.

La partie grisée en quadrillé (2 0/0 de la ville proprement dite) est complètement détruite ; la partie grisée en rayures (26 0/0) est partiellement détruite. La ligne pointillée indiquant la cote de 10 mètres marque en même temps, sauf sur quelques points, la limite de la ville.

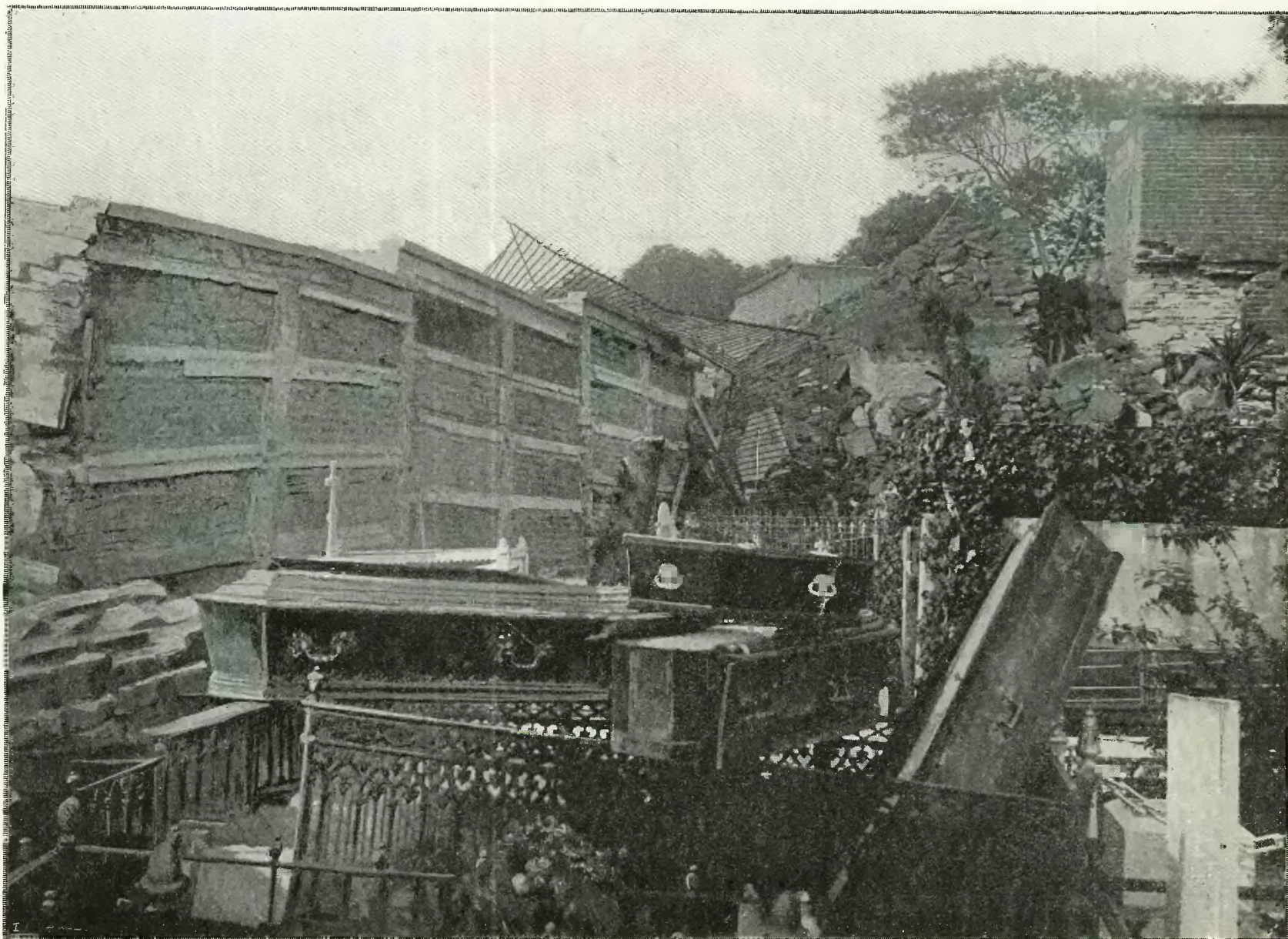
(D'après un croquis officiel.)





La permanence du consulat de France et de la 5<sup>e</sup> compagnie de pompiers français, place Sotomayor. — Phot. Petit.

De gauche à droite : Un pompier français, M. Puységur ; M. X. ; M. Destrées, vice-consul de France ; M. Belly, négociant ; M. Ramoger, consul de France ; M. Lemonon, professeur ; M. Gissot, boursier du ministère du Commerce ; M. Auvergne, ingénieur des Batignolles ; M. Michalland, volontaire pompier ; M. Dutrey, lieutenant des pompiers. A droite, effichage des avis officiels du consulat de France.

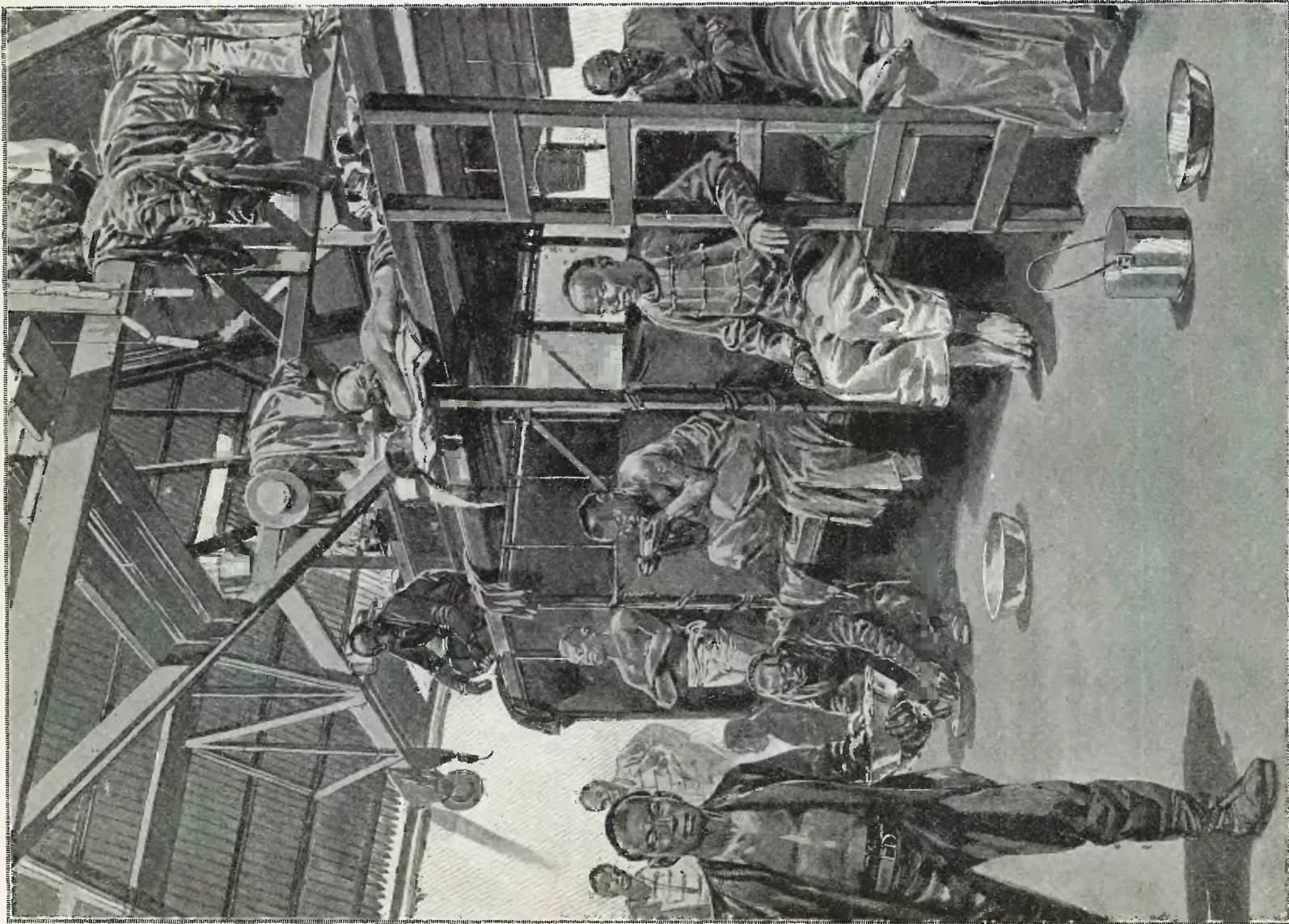


Le cimetière central bouleversé : les cercueils projetés hors des niches superposées en étages. — Phot. Allan.

#### LE TREMBLEMENT DE TERRE DE VALPARAISO

(Voir l'article, page 233.)



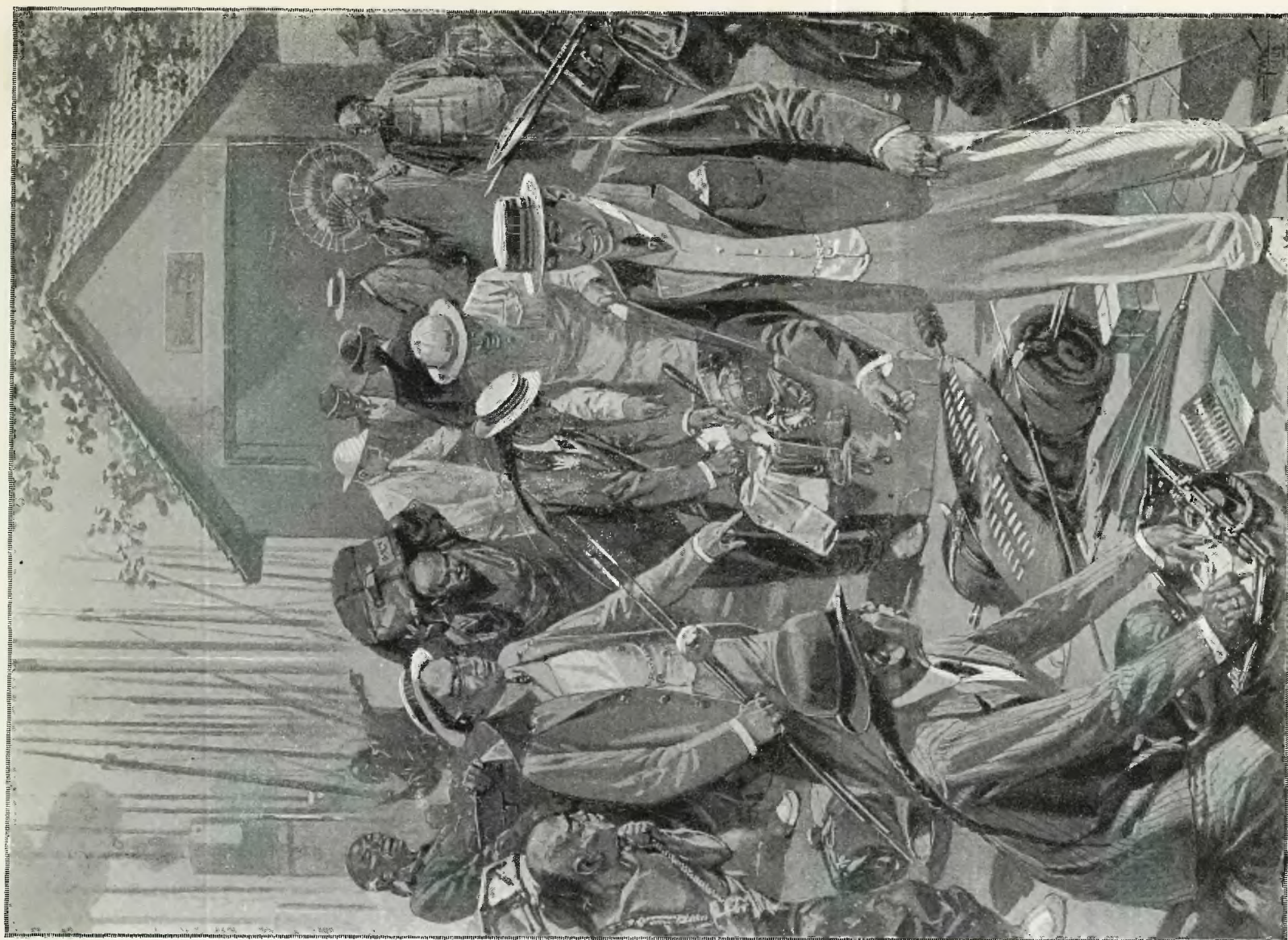


Coolies dans leur campement, aux mines de diamant de Kimberley.

LA MAIN-D'ŒUVRE CHINOISE DANS L'AFRIQUE DU SUD

Dessins publiés successivement, en 1905 et en 1906, par le journal anglais les Illustrated London News.

Les journaliers Chinois ont trouvé, dans le Sud-Africain, une excellente terre d'exode et chaque année s'y déverse, par pleins bateaux, une partie de la surpopulation de l'Empire du Milieu. Les mines et leurs travaux rébutants en utilisent de grandes quantités. On se rappelle même que l'Angleterre s'en émut. Le précédent cabinet britannique tomba un peu sur cette question. Les pauvres gens vivent là assez misérablement, chichement nourris, dans les campements sordides que représente le premier des dessins que nous empruntons à notre confrère de Londres, avec d'étroits box pour toute alcôve. Ils thésaurisent afin de retourner au plus vite dans la patrie où ils doivent dormir leur dernier sommeil. Mais quelle transformation pour ce bienheureux retour ! Les coolies demi-nus de l'Afrique débarquent à Hankow — si nous en croyons le nouveau dessin que publiait, la semaine dernière, les Illustrated London News — sous l'aspect d'élégants dandys, vêtus à l'européenne, coiffés de chapeaux melons ou de canotiers de paille aux rubans multicolores. Mais surtout, ce qu'ils rapportent plus volontiers, ce sont de pleines malles de « curiosités » sud-africaines, panoplies d'armes, boucliers d'écorce ou de jonc tressé, saïgies et flèches de Zoulous, tout un étrange bric-à-brac qui leur rappellera le temps d'exil.



Les mêmes de retour au pays natal après fortune faite.





LES RUINES DE VALPARAISO. — Aspect de la plaza de

Nous avons déjà publié, la semaine dernière, une première photographie montrant la façade du théâtre de la Victoria. On re

(Voir l'art





Victoria et du théâtre du même nom après les dernières secousses.

arquera qu'entre les deux photographies, à la suite de nouvelles secousses, l'écroulement du théâtre est devenu plus complet encore.





LES FOUILLES DU MONT AUXOIS. — Les substructions du théâtre romain. — Au fond, la statue de Vercingétorix, par Aimé Millet.

## ALÉSIA

Sait-on d'une façon certaine, indiscutable, où fut l'Alésia des *Commentaires* de César, dernier boulevard de l'indépendance des Gaules ? Peut-on affirmer avec certitude



Buste de Silène transformé en peson de balance.

qu'en tel point de la terre de France se termina, par la tragique reddition de Vercingétorix, le duel gigantesque engagé depuis sept années entre le guerrier romain et les Celtes héroïques levés pour la défense de leur liberté ?

Au milieu du siècle dernier, dans les années

cinquante, la question qui, plus d'une fois auparavant, avait été matière à controverses entre les érudits, se posa de nouveau, tout à coup, dans des conditions qui lui donnèrent un passionnant intérêt : en fait, il n'en est guère qui mérite davantage d'arrêter l'attention de ceux dont, selon le mot du poète, « le passé presse l'âme inquiète », tant ont été grandes, pour les destins de notre pays — et du monde — les conséquences de la chute d'Alésia.

Mais, en ce moment dont nous parlons, la foule comme les académies, la cour comme la ville, avaient d'autres raisons de s'enflammer : l'empereur Napoléon III préparait son *Histoire de Jules César*. Pour édifier ce gros travail, des collaborateurs dévoués accumulaient les matériaux. Durant de très longs mois, on fut tout à César et à ses *Commentaires*, expliqués, disséqués en de pesants mémoires académiques, en des articles abondants. Le problème de l'emplacement d'Alésia fut de haute actualité.

Napoléon III, naturellement, devait tenir pour Sainte-Reine — ou Alise — sur le mont Auxois, car telle avait été l'opinion du captif de Sainte-Hélène, dans le *Précis des guerres de Jules César* que, sur son roc, il dictait au fidèle Marchand. Dans la querelle, un d'Orléans donna la main aux Napoléons : le duc d'Aumale fut un des tenants de la cause d'Alise.

Mais dans un camp adverse se dressèrent quelques savants indépendants. Quicherat, par exemple, dont le nom pesait d'un si grand poids dans ces querelles archéologiques, Quicherat, dont on a invoqué maintes fois l'autorité quand il s'est agi de l'étude des campagnes de César en Gaule, soutint qu'Alésia était non pas l'Alise du département de la Côte-d'Or, mais bien un bourg du Doubs : Alaise. Parmi ceux qui l'appuyaient dans cette façon de voir, citons seulement le nom de l'illustre historien Henri Martin.

Et enfin, une troisième thèse surgit. Elle était défendue en trois gros volumes, *Jules César en Gaule*, monument d'érudition et de claire logique, par Jacques Maissiat, ancien représentant du peuple à l'Assemblée nationale, professeur agrégé à la Faculté de médecine, qui vint affirmer que l'Alésia de César

s'élevait sur un plateau du Bugey, entre Bourg et Nantua, à Izernore, l'ancienne *Izernodorum* des Romains.

Mais que pouvaient en l'occurrence ces isolés, en face de la phalange que soutenait le pouvoir : l'hypothèse d'Alésia-Alise fut imposée, tyrannique comme un dogme.

Or, il y a quelques mois, dans le moment même où la Société des sciences naturelles et historiques de Semur se mettait en devoir de fouiller le mont Auxois pour y chercher en quelque sorte la preuve irréfutable et toujours

attendue que là fut Alésia (1), la thèse de Jacques Maissiat, bien oubliée partout, hors du département de l'Ain, conquérait un adepte

(1) La revue *Pro Alesia*, éditée par la librairie Armand Colin et dirigée par M. Louis Matruchot, professeur à l'Ecole normale supérieure, rend compte de façon suivie des travaux accomplis. Ajoutons que le meilleur des ressources dont dispose la Société de Semur lui vient de souscriptions particulières recueillies par M. le docteur Simon à Semur, et par M. Louis Matruchot à Paris.



Bas-relief de la triade capitoline (Jupiter entre Junon et Minerve.)



passionné, qui pourrait bien lui faire faire quelque chemin dans l'opinion : M. Alexandre Bérard, sous-secrétaire d'Etat aux Postes et Télégraphes, député de Trévoux, la reprit pour son compte.

Le procès est rouvert soudainement.

La Société de Semur achève sa première campagne. Elle veut bien nous en communiquer les résultats, très importants. Nous publions ci-dessous le compte rendu de ses découvertes. Dans un prochain article, nous exposerons la thèse en faveur d'Izernore soumettant ainsi à nos lecteurs tous les arguments de la cause qui sont à notre connaissance.

#### LES FOUILLES DU MONT AUXOIS

La première campagne des fouilles que la Société des sciences historiques



Bronze en haut-relief représentant un guerrier blessé, étendu sur le sol.

(La figurine a été redressée pour être photographiée.)

et naturelles de Semur, présidée par M. le docteur Simon, fait exécuter sur



Le monument à trois absides (curie, capitol ou basilique).

le mont Auxois, étant sur le point d'être close, le moment nous paraît venu de résumer les résultats qu'elle a donnés.

Cette campagne fut commencée le 7 mai, sous la direction de M. le commandant Espérandieu, correspondant de l'Institut, avec l'aide de M. Pernet, ancien maire d'Alise-Sainte-Reine. Elle amena, presque tout de suite, la découverte d'un théâtre de 81 mètres de façade, puis celle d'autres constructions, plus particulièrement d'un grand édifice

à trois absides — curie, capitol ou basilique, car il est encore assez difficile de se prononcer — d'un temple, de citernes, de puits et de nombreuses caves dont quelques-unes sont fort curieuses.

Parmi les objets en pierre sortis des fouilles, il convient de citer : un bas-relief représentant Jupiter, Minerve et Junon, les trois divinités que l'on adorait dans les capitols ; un autre bas-relief figurant un Dioscure ; le torse d'une statuette d'amazone, qui pourrait être une représentation de la déesse Rome ; le torse aussi d'une statuette de Jupiter assis, avec l'aigle à ses pieds ; une statue de guerrier gaulois, vêtu d'une cuirasse collante et de braies, drapé dans un grand manteau, et armé d'un glaive court, suspendu au ceinturon, du côté droit, par deux bélières ; trois têtes en bas-relief, aux yeux clos, rappelant celles d'Entremont qui sont aujourd'hui conservées au musée d'Aix ; une superbe tête de femme, à peu près de grandeur naturelle ; enfin, de nombreux débris de sculptures, dont un chapiteau corinthien du plus bel effet.

Les menus objets ne manquent pas davantage. On a trouvé, en grand nombre, des poteries rouges, dites samiennes, qu'il a été possible de reconstituer, et dont la décoration est remarquable ; trois chaudrons ; une foule d'instruments de diverses sortes : couteaux, serpes, haches, serrures, clefs, entraves, etc., etc. ; beaucoup de monnaies, la plupart gauloises ou de la première moitié du premier siècle ; un bronze d'applique transformé en peson de balance et figurant un Silène ; une statuette de Gaulois couché, quelque guerrier vaincu, qui est une admirable petite œuvre d'art de fabrication italo-grecque ; un seau en bois, et surtout une flûte de Pan, en bois également, dont la valeur est inappréciable. Cette flûte de Pan et le seau proviennent d'un puits ; on les a rencontrés dans la vase, à près de 27 mètres de profondeur, et ils doivent à cette circonstance d'être parvenus jusqu'à nous en bon état, préservés de l'oxydation destructive.

Il a suffi, à la Société de Semur, de cinq mois de fouilles pour se constituer, à Alise-Sainte-Reine, un véritable musée très fertile en enseignements. On y rencontre, en particulier, des débris de huttes qui permettent de se rendre

compte de la façon dont les Gaulois du mont Auxois construisaient leurs demeures. Après avoir égalisé le sol sur l'emplacement de la hutte, ces Gaulois établissaient un clayonnage qui servait de carcasse à l'abri futur. Ils revêtaient ensuite le clayonnage d'une couche d'argile à brique et faisaient, de chaque côté, un feu violent qui transformait cette argile en une sorte de poterie.

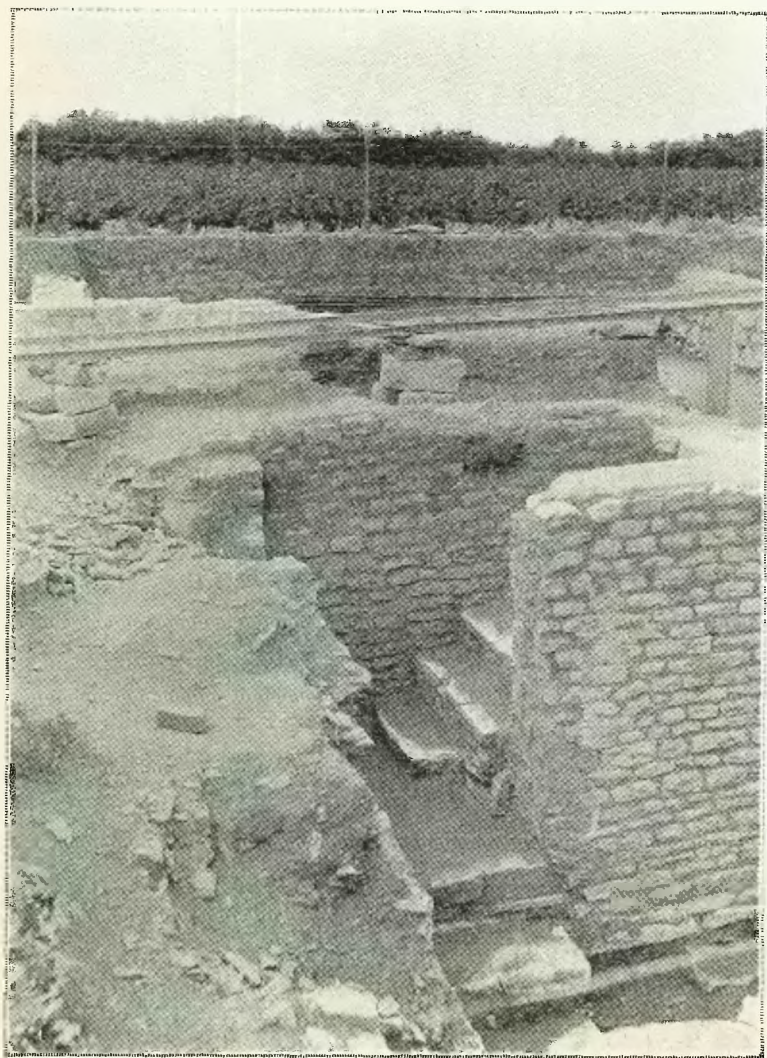
Une chose qui peut paraître surprenante est le nombre et l'étendue des monuments retrouvés. Il est peut-être possible d'en comprendre la raison. Alésia a dû être, au temps gaulois, une cité de marché et de travail et aussi, suivant l'expression de M. Camille Julian, « un carrefour de prières et de dieux ». Les Romains, devenus les maîtres de la Gaule, auraient pu exiger l'évacuation du mont Auxois, comme ils le firent pour les refuges de Bibracte et de Gergovie, qui devinrent, dans la plaine, les villes d'Autun et de Clermont-Ferrand. Ils préférèrent y accumuler les édifices religieux et profanes, afin d'y attirer plus encore les habitants de tout le pays et des cités voisines.

Les fouilles sur l'emplacement de l'Alésia gallo-romaine paraissent fournir la preuve qu'elle fut incendiée par trois fois : la première dans le courant du premier siècle ; la seconde vers la fin du second siècle ou quelques années plus tard ; la troisième au début du cinquième siècle, à l'époque des grandes invasions qui désolèrent nos pays. Ce sont là des faits, jusqu'ici insoupçonnés, qui ont, pour notre histoire nationale, un intérêt capital.

EMILE BERNARD.

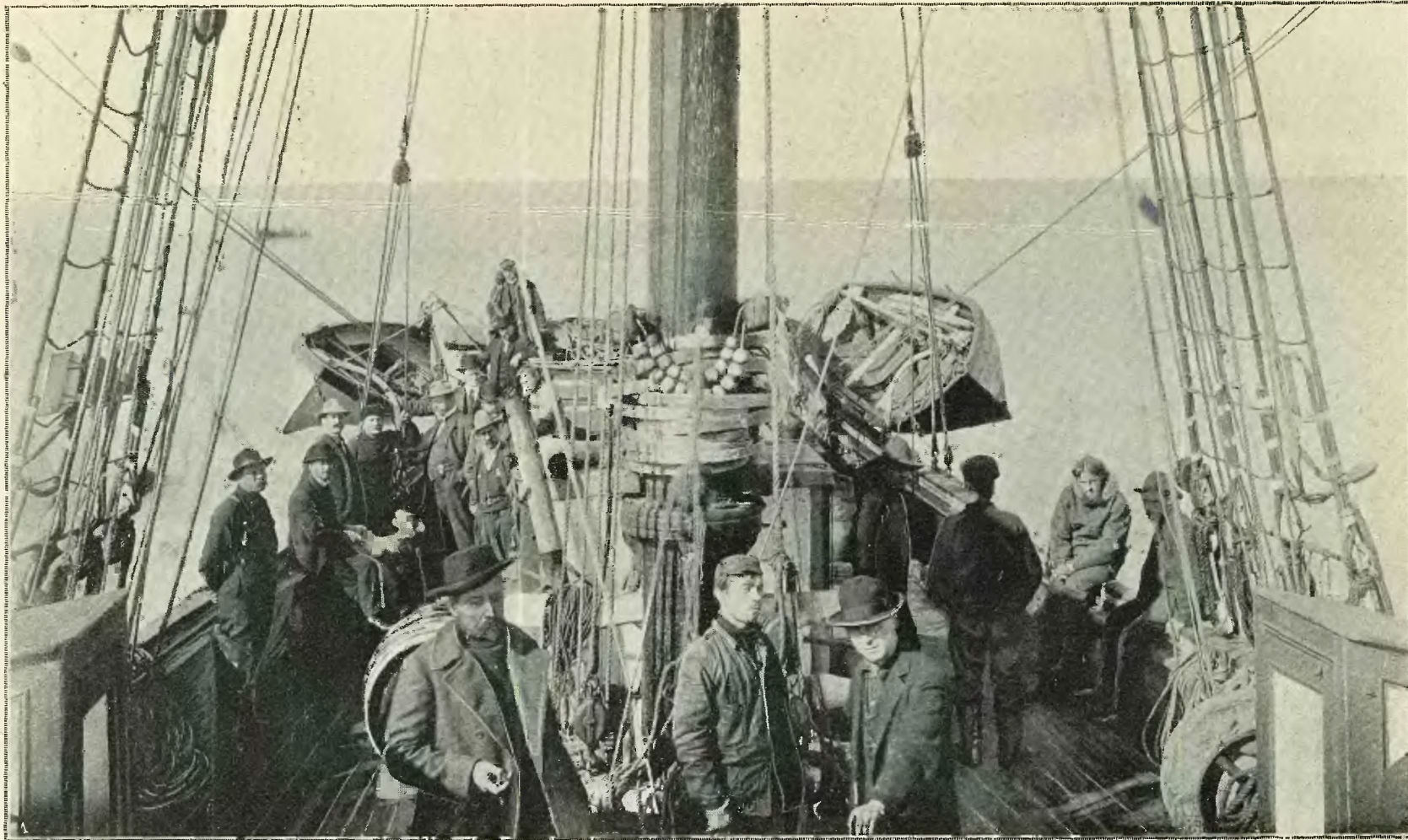


Vase orné.



LES FOUILLES DU MONT AUXOIS. — Escalier de l'une des caves.





Amundsen.

L'arrivée du « Gjoa » à Nome (Alaska) : l'équipage sur le pont du navire.

### LE PASSAGE DU NORD-OUEST

Après Nansen, après Sverdrup, voici encore un Norvégien, le capitaine Amundsen, qui vient d'accomplir un exploit sans précédent dans les glaces du pôle, en exécutant le passage du nord-ouest.

L'ancien et le nouveau monde sont, comme on sait, bordés sur leurs fronts nord par l'Océan Glacial, lequel unit, de part et d'autre des deux grandes masses continentales, l'Atlantique au Pacifique. Arriver de l'Atlantique au Pacifique par le nord de l'Europe et de l'Asie constitue le passage du nord-est ; traverser de l'Atlantique dans le Pacifique en doublant l'Amérique septentrionale, celui du nord-ouest. La première de ces entreprises a été accomplie par le fameux Nordenskjöld dans son célèbre voyage sur la *Vega* ; la seconde est précisément celle que vient d'effectuer Amundsen.

Il y a plus d'un demi-siècle, l'explorateur Mac-Clure avait réussi à passer du Pacifique à l'Atlantique par le nord de l'Amérique ; mais, une bonne partie du trajet, il l'avait accomplie en traîneau sur les banquises qui recouvraient les détroits, après avoir dû abandonner son navire, prisonnier dans les glaces depuis trois ans. Le côté intéressant du voyage du capitaine Amundsen, c'est que, lui, est parvenu à accomplir entièrement le passage du nord-ouest sur son navire. Et ce navire, le *Gjoa*, est un petit voilier de 47 tonnes, c'est-à-dire guère plus gros qu'un bateau pêcheur et muni d'un moteur à pétrole. Le succès de la nouvelle expédition norvégienne est aussi un triomphe pour la navigation automobile.

Pour accomplir ce trajet, Amundsen n'a pas employé moins de trois ans, trois ans dans les glaces et dans le froid du pôle. Partant de Christiania le 17 juin 1903, il gagnait d'abord le Groenland, puis, comme la carte de son itinéraire l'indique, s'engageait dans le dédale d'îles qui prolongent l'Amérique vers le pôle, — navigation extrêmement difficile à travers d'étroits canaux encombrés de banquises et de hauts-fonds où, à chaque instant, le navire court le risque d'être broyé par les glaces ou de s'échouer. Finalement, le 12 septembre, l'expédition prenait ses quartiers d'hiver sur la côte méridionale de la terre du Roi-Guillaume. Vingt et un mois, Amundsen et ses compagnons demeurèrent dans cette station afin d'y exécuter une longue série d'observations météorologiques et magnétiques. Quelles souffrances ils endurèrent pendant ces deux années, le registre des observations thermométriques le raconte par des chiffres qui ont leur éloquence. En février 1904, la température moyenne fut de 40 degrés sous zéro, et, en mars, on observa 61 degrés de froid !

La seule distraction des explorateurs fut de rares visites d'Esquimaux. A ces nomades, ils eurent l'heureuse



Le petit voilier « Gjoa », qui a accompli le premier le passage du nord-ouest.

idée de confier des lettres à destination d'Europe. Cet essai de poste polaire eut un plein succès. Les courriers hyperboréens remirent scrupuleusement le sac de dépêches dont ils étaient chargés à un poste de la baie d'Hudson, qui le fit ensuite suivre vers la Norvège. Les lettres de l'expédition arrivèrent ainsi à destination dix-huit mois après leur départ. Mieux vaut tard que jamais.

Le 13 août 1905 seulement, Amundsen quitta la terre du Roi-Guillaume. Quinze jours plus tard il arrivait dans les parages de l'embouchure du Mackenzie. Le détroit de Behring, la mer libre n'est plus loin ! Au lieu de la mer libre, ce fut une banquise infranchissable que les explorateurs rencontrèrent. Un troisième hivernage devenait nécessaire au moment de toucher au port. Les intrépides Norvégiens supportèrent avec courage cette nouvelle épreuve, et ce n'est que le 3 septembre dernier qu'ils arrivaient à Nome, le célèbre centre de l'industrie aurifère dans l'Alaska. Trente-six mois ils avaient lutté contre les glaces polaires. Si la route découverte n'est d'aucune utilité comme voie de commerce, l'œuvre accomplie par ces pionniers n'en demeure pas moins d'une portée considérable pour le progrès de la science.

CHARLES RABOT.



Itinéraire de l'exploration du capitaine Amundsen.





LA CATASTROPHE DU GLACIER DU PLAN NÉVÉ (SUISSE). — La caravane prête à redescendre les quatre cadavres liés aux perches. — Phot. Meister.

#### UNE POURSUITE A TRAVERS LE MONDE

La presse a mis le public au courant de cette aventure vraiment extraordinaire, sinon par son origine, du moins par ses péripéties. Le 6 mai, M<sup>me</sup> Outchakof, femme d'un général russe, quittait Saint-Petersbourg en compagnie du capitaine Essipof ; le mari outragé se mit aussitôt à la poursuite des fugitifs, avec le dessein d'exercer une terrible vengeance ; ils devaient, comme on dit, lui donner de la tablature. En effet, en quatre mois, dans sa fuite éperdue, le couple menacé avait, à la date du 6 octobre, parcouru 16.700 kilomètres à travers continents et mers, et le général, malgré sa fiévreuse activité, s'était laissé distancer de 100 kilomètres. Berlin, Londres, Madère, Lisbonne, Barcelone, Amélie-les-Bains, New-York, les

bon voyage, non sans les avoir préalablement photographiés.

#### MORT TRAGIQUE DE QUATRE ALPINISTES

Le 1<sup>er</sup> octobre, des jeunes gens des Plans-sur-Bex, non loin de Genève, découvraient sur le glacier du Plan Nivé, au pied de la pointe du Pascheu, les cadavres de quatre touristes inconnus. Ils étaient horriblement mutilés et deux avaient le crâne absolument vidé. Trois d'entre eux demeuraient attachés l'un à l'autre par une corde, étaient comme entrelacés en un groupe effrayant. Le quatrième, qui était muni de crampons, s'était désencordé et gisait à quelque distance, sur le névé du Pascheu.

Les meilleurs guides des Plans-sur-Bex s'empressèrent, dès la nouvelle connue, pour aller chercher ces cadavres. Une première caravane partit lundi soir à 5 heures en reconnaissance et arriva sur place à 9 heures, en pleine nuit. Quand elle fut de retour, une autre expédition, composée de vingt-cinq hommes auxquels s'étaient jointes les autorités, se mit en route, à 2 heures du matin, emportant le matériel nécessaire au transport des cadavres. Matériel forcément peu compliqué, étant donné les difficultés de la route : les pauvres corps furent enveloppés de grosse toile à sac et suspendus à de longues perches que des hommes portaient par les bouts. Ce fut ainsi qu'on les ramena le lendemain d'abord à Pont-de-Nant pour les constatations judiciaires. Là on procéda à la mise en bière.

On parvint très vite à établir l'identité de ces quatre infortunés. Ce sont de tout jeunes gens, dont l'aîné n'avait que vingt-six ans : MM. Henry Gachet, Walter Kleiner, Schaerer et Haller. Tous quatre, originaires de la contrée, étaient des alpinistes fervents et avaient fait déjà de nombreuses ascensions.

#### UN DRAME ALGÉRIEN

Un inspecteur des forêts, M. Dubois, et son brigadier, M. Barbier, viennent d'être assassinés, en Algérie, dans des conditions effroyables, et ce crime algérien dépasse en sauvagerie la plupart de ceux, déjà trop nombreux, qui ensanglantèrent notre belle colonie en ces dernières années,

L'instruction, conduite avec une extrême habileté, est parvenue à reconstituer toutes les phases du drame. On a vu le magistrat instructeur et son greffier explorer en détail la forêt de Touazizine, qui en fut le théâtre, et relever minutieusement tous les indices susceptibles d'éclaircir la justice sur les circonstances de cet odieux guet-apens.

La carriole qui portait M. l'inspecteur Dubois et le brigadier Barbier suivait la route de Magenta à Bossuet (département d'Oran), quand elle fut arrêtée, à 5 kilomètres de Bossuet par les assassins embusqués, et entraînée sous bois. Dépouillés de leurs vêtements et harcelés à coups de matraque et à coups de couteau, les deux malheureux furent menés jusqu'à 4 kilomètres environ du chemin. C'est là que M. Dubois dut assister, impuissant et terrifié, à l'assassinat de son collaborateur, d'abord atteint, au moment où sans doute il cherchait à fuir, d'un coup de feu qui le traversa de part en part, des reins à l'abdomen, puis égorgé et presque décapité. Peu après, l'inspecteur des forêts, à son tour, était lardé d'abord de coups de couteau, puis avait la gorge tranchée.

M. Dubois était porteur d'une somme de 2.000 francs environ. C'est l'appât seul de ce butin qui a, évidemment, poussé les pillards de grand chemin à le surprendre et à le tuer.

On n'a malheureusement pas, jusqu'ici, malgré tous les efforts, réussi à retrouver la trace de ces bandits.



M<sup>me</sup> Outchakof et le capitaine Essipof.  
Phot. du « Daily Mirror ».

avaient vus ; ils avaient touché de nouveau à Londres ; enfin, le 6 de ce mois, ils s'embarquaient, dans un port anglais, pour une destination inconnue...

Certes, l'aventure est d'ordre essentiellement intime, et nous n'aurions pas songé à reproduire les portraits de ses héros, champions de ce singulier record, si un journal anglais très répandu, le *Daily Mirror*, n'avait publié leurs performances, avec un graphique de leur itinéraire. C'est même un reporter ultra-moderne de ce journal qui les a accompagnés jusqu'au dernier port d'embarquement, les a installés sur le paquebot en partance et leur a souhaité



LE DOUBLE ASSASSINAT DE TOUAZIZINE (ALGÉRIE). — Le juge d'instruction, son greffier et le procureur de la République menant leur instruction sur les lieux du crime.



## LES LIVRES et LES ÉCRIVAINS

UN NOUVEAU ROMAN DE M. MARCEL PRÉVOST

Une extrême souplesse, une rare faculté d'assimilation, deux des caractéristiques de son grand talent, autorisent M. Marcel Prévost à traiter sans témérité, sous la forme du roman, les sujets les plus divers, tout en conservant la note très personnelle par où il a su conquérir d'emblée la faveur d'une légion de lecteurs, — et de lectrices. Si donc l'auteur du *Scorpion*, de *Chonchette*, de *Mademoiselle Jaufre*, de *la Confession d'un amant*, des *Lettres de femmes*, des *Vièges fortes*, de *la Princesse d'Ermange*, s'affirme et se renouvelle une fois de plus aujourd'hui par la publication de *Monsieur et Madame Moloch* (Lemerre, 3 fr. 50), il y a moins lieu de s'en étonner que de s'en réjouir.

Qu'il s'impose, avant tout, comme rénovateur applaudi du roman sentimental et vraiment « romanesque » ; qu'il soit passé maître en la subtile analyse de la psychologie féminine ; qu'il n'ait pas son pareil pour scruter le cœur de la femme jusqu'en ses fibres les plus secrètes ; que sa plume experte, au service d'une sagacité profondément sensitive et pénétrante, excelle à décrire les résultats de ses recherches dans une langue limpide, coulant naturellement de bonne source française, élégante sans afféterie, sobrement vigoureuse, au besoin, sans brutalité, ce sont là vérités notoires : on n'en est plus à les découvrir, il devient superflu de les proclamer.

Mais ce serait une erreur, qu'excuserait seule une connaissance incomplète de son œuvre, de se représenter M. Marcel Prévost exclusivement appliqué à des problèmes de psychologie passionnelle, à l'étude, dans le champ restreint d'un microscope, de fragments de vie intime, qu'il accommode ensuite, pour les servir au public, d'un piquant et savoureux assaisonnement littéraire. Non, son œil d'observateur n'est point un œil de myope, ni sa science d'analyste celle d'un collectionneur de papillons et d'oiseaux-mouches au vol léger, aux ailes chatoyantes. Il sait voir de plus haut ; l'amplitude de son intelligence, une forte culture, un solide bagage d'idées générales, lui permettent de porter ses investigations au delà des « mondanités » et des « féminités », de rattacher l'objet de ses études aux évolutions de la vie sociale, et son attention penchée sur des cas particuliers ne l'empêche pas d'embrasser du regard le reste de l'humanité autour de lui, voire par delà les frontières, de formuler — comme c'est le droit de tout écrivain et même le devoir de ceux qui exercent une influence sur les esprits — les réflexions que lui suggèrent ses observations.

Dans cette manière élargie, je m'imaginais volontiers M. Marcel Prévost, avec ses habitudes d'ancien polytechnicien, cette rigoureuse méthode du mathématicien — qui, plus d'un exemple l'atteste, n'a jamais bridé l'essor littéraire et parfois l'a heureusement guidé — je me l'imaginais se posant le sujet du roman à faire comme une équation à résoudre. Etant donné une de ces questions d'actualité dont ne saurait se désintéresser un homme de sa valeur et de son activité intellectuelles, comment communiquerait-il sa pensée au public ? Lancera-t-il une brochure sensationnelle ? Ce genre de papier est démodé. Publiera-t-il dans une revue austère une substantielle dissertation, matière d'un fort volume in-octavo ? Il en serait parfaitement capable, tout comme un autre, encore que (pardon pour la comparaison empruntée à l'art de Carême) il manie le feuilleté de préférence à la pâte ferme. Mais c'est là plutôt affaire d'historien, de sociologue ou d'économiste ; or, il ne se targue d'aucun de ces titres : à notre grand bénéfice, la Des-

tinée — qu'elle en soit louée ! — l'a fait romancier. Ce sera donc le roman qui servira de moule à l'expression de sa pensée.

Ce parti étant pris, il reste la tâche difficile de doser en justes proportions les éléments divers de la composition, d'en former un amalgame bien cohérent, tâche dont M. Marcel Prévost a coutume de s'acquitter avec une prestigieuse dextérité. Ainsi a-t-il procédé, je présume, pour son dernier livre : *Monsieur et Madame Moloch*. Ce qu'il se proposait, c'est un essai critique touchant l'Allemagne contemporaine, sujet assurément d'une actualité brûlante et d'un intérêt capital. Là-dessus, il était suffisamment documenté pour énoncer des faits positifs, noter des observations suggestives, émettre des jugements motivés. D'autre part, il lui fallait envelopper d'une affabulation la substance essentielle. La donnée de cette affabulation, il l'a puisée, rien de plus licite, au fonds commun de l'histoire anecdotique, en s'inspirant du souvenir d'une aventure qui eut naguère quelque retentissement. Il ne s'agit toutefois, bien entendu, ni d'un roman historique, ni d'un roman « à clef ». Avec de notables modifications apportées à la version authentique et une mise au point propice au dessin de l'auteur, cette évocation lui a simplement fourni des moyens appropriés à ses fins.

La principale modification concerne le dénouement de l'aventure. Disons-le tout de suite, non seulement le jeune précepteur français Louis Dubert, à l'égard de la noble dame de ses pensées, mère de son élève, ne franchit pas les limites d'une amitié amoureuse, mais il se garde d'enlever la princesse ou, plus exactement, ne se laisse pas enlever par elle. Pour quels motifs complexes, dans la belle verdure de ses vingt-six ans, se contente-t-il des menus suffrages de l'amour, alors qu'on lui offre généreusement davantage, et, après des hésitations bien compréhensibles, se dérobe-t-il à une douce et flatteuse violence ? L'âge de la princesse, son aînée d'une bonne douzaine d'années, et fort séduisante d'ailleurs en sa maturité d'automne, est assurément le moindre de ces motifs ; il ne suffirait pas pour le détourner de la sottise imminente, si d'autres raisons plus pertinentes ne prévalaient définitivement contre d'encourageants sophismes : révolte de la dignité, scrupules d'honnête homme, crainte de faire du chagrin et du tort à la petite sœur Gritte, une exquise adolescente de quinze ans qu'il adore et dont il reste l'unique soutien ; peur instinctive de l'« âme étrangère », pressentiment des incompatibilités fatales ; enfin — et c'est là où, probablement, M. Marcel Prévost tenait surtout à nous conduire — au contact prolongé du vainqueur, en présence des lourdes manifestations de son orgueil satisfait, chez un de ces jeunes hommes d'une génération postérieure aux événements de 1870, le douloureux éveil d'une sensibilité patriotique demeurée jusqu'alors à l'état latent. Quelques mois passés, en qualité de précepteur du prince héritier Max, à Rothberg, une de ces maussades petites cours allemandes vouées, sous les auspices d'une étiquette étroite et surannée, au règne de l'ennui, cause déterminante de la défaillance et du projet d'évasion de la princesse Else, ont dévoilé à Louis Dubert l'envers de l'idéologie et de la sentimentalité germaniques : le caporalisme, le servilisme, le culte bismarckien poussé jusqu'à l'effacement, la mégalomane conquérante, traits personnifiés par des figures typiques. Ses yeux achevent de s'ouvrir à ces fâcheuses réalités, quand surgit, flanqué d'une épouse admirablement assortie, de disciples fervents, le docteur Moloch (tel est le surnom fantaisiste du chimiste Zimmermann, professeur à

l'université d'Iéna, une des illustrations de la science allemande), esprit indépendant et vaillant, nain simiesque, « tombeur » audacieux de la gloire du géant Bismarck, sorte de toqué sublime, apôtre et prophète, prêchant à ses compatriotes un évangile philosophique où il oppose à la doctrine de la Force brutale la puissance de la Pensée.

On conçoit quel parti M. Marcel Prévost a su tirer de ces éléments, merveilleusement mis en scène dans le romantique décor de la Thuringe, au cœur de la vieille Allemagne légendaire. Ce livre, est-il besoin de le dire, est captivant. Traitant avec tact et mesure des points délicats, c'est en outre, sous sa forme romanesque, un livre de sagesse, car il offre à la réflexion des sujets graves utiles à méditer.

EDMOND FRANK.

VIENNENT DE PARAÎTRE :

Voyages.

☞ *New-York comme je l'ai vu* (Lib. Rey, 3 fr. 50), c'est le titre d'un carnet de croquis complété par des notes, que publie l'excellent dessinateur Ch. Huard. Huard a vu New-York à sa manière, qui est celle d'un artiste amusé, toujours en quête d'une esquisse savoureuse, et appliqué plutôt à recueillir des documents pittoresques qu'à réunir des indications psychologiques. Dans cet ouvrage, le texte n'est que l'accessoire du dessin auquel il sert, en quelque sorte, de légende. Les croquis sont d'une vérité saisissante. L'artiste, on le sent, a été fortement impressionné par les aspects vertigineux des maisons colossales, par l'agitation de la rue, par le grouillement des multitudes dans les quartiers populeux. Et il nous communique un peu de son vertige et de son effarement.

☞ Un jour, un érudit qui est, en même temps, un spirituel anecdotier et un charmant écrivain, s'évada de sa bibliothèque pour s'en aller flâner dans notre Afrique du Nord. Pendant des semaines, notre savant erra dans les oasis et dans les sables, sur les marchés indigènes, dans les rues bleues des villes arabes et parmi les ruines éloquentes des villes mortes. Il vit un peu de Maroc dans les murs en boue séchée des villages de Figuig. Il visita toute la Tunisie pittoresque sans oublier les pauvres restes de Carthage ni les mosquées de Kairouan. Et, de cette école buissonnière, l'érudit rapporta un livre de poète, très vivement coloré, illustré de mille ingénieux détails et fort agréable à lire. L'ouvrage, intitulé : *Vers les steppes et les oasis*, vient d'être publié par la maison Hachette (3 fr. 50). L'auteur est M. René Fage, dont l'Académie française honora les travaux historiques.

Sciences morales.

☞ Avec son art habituel, M. Halperine-Kaminski vient de traduire une nouvelle série d'études de Tolstoï : *la Foi universelle* (Fasquelle, 3 fr. 50). A l'heure précise où l'éternel conflit entre la science et la religion est remis à l'ordre du jour par la séparation de l'Eglise et de l'Etat, l'œuvre du grand penseur russe sera lue avec un exceptionnel intérêt.

Biographie

☞ M. Edouard Maynial nous donne un livre très documenté sur *la Vie et l'Œuvre de Guy de Maupassant* (Mercure de France, 3 fr. 50). Raconter la vie de Maupassant, dit avec raison l'auteur, c'est déjà faire l'histoire de son œuvre. Toute l'œuvre de Maupassant s'explique, en effet, « par cette hantise impérieuse de la mort qui étroitement l'écrivain comme un pressentiment implacable et qui se mêle chez lui aux sensations les plus violentes et les plus brutales de la vie ». Sur la maladie et la mort de Maupassant, on trouve, dans le livre de M. Maynial, des pages bien renseignées, mais suffisamment discrètes pour se concilier avec le respect dû à la mémoire du grand écrivain disparu.

Élevage.

☞ « La chèvre, dit M. Joseph Crépin, n'est pas ce que l'on croit généralement. » Elle vaut mieux que sa trop modeste réputation, et n'est pas seulement la laitière, l'incomparable laitière du pauvre. La chèvre, au point de vue économique, se recommande encore par d'autres qualités. Et M. Crépin, dans une étude qui prend des allures de plaidoyer : *la Chèvre* (Hachette, 7 fr. 50), nous prouve que l'élevage de cet utile animal assure des bénéfices insoupçonnés à ceux qui savent tirer parti de sa chair, de sa toison et de son cuir.

## DOCUMENTS et INFORMATIONS

ENTENTE INTERNATIONALE POUR LA TÉLÉGRAPHIE SANS FIL.

La mise en service courant de la télégraphie sans fil a fait surgir entre les administrations télégraphiques des divers pays et les compagnies privées — compagnies de navigation, surtout — qui utilisent le nouveau système de communications électriques, une série de difficultés. Une première conférence, réunie en 1903, fut chargée d'étudier les bases de l'accord à intervenir entre les parties et de préparer une réglementation internationale. Elle parvint seulement à préciser quelles étaient, en la matière, les intentions des puissances.

Un nouveau congrès vient de se réunir à Berlin.

Tous les pays maritimes y sont représentés, sauf la Chine et la Turquie. M. Marconi y devait siéger au nom du Monténégro. Il s'est excusé au dernier moment, et il faut le regretter, car nul mieux que lui n'eût pu défendre les droits de la découverte à laquelle il a donné son nom.

Le congrès siège, depuis le 3 octobre, au palais du Reichstag, et les assemblées plénières ont lieu dans la propre salle des délibérations du Parlement allemand, sous la présidence du sous-secrétaire d'Etat aux Postes et Télégraphes de l'empire.

Son premier soin a été de constituer deux grandes commissions, dont la première, chargée de rapporter les propositions présentées au congrès, est présidée par M. Bodelongue, directeur de l'exploitation électrique au sous-secrétariat des Postes et Télégraphes, délégué de la France.

Parmi les questions les plus importantes qu'aura à examiner la conférence de Berlin, une dominera toutes les autres : c'est celle qui a trait à l'intercommunication obligatoire, autrement dit à l'obligation, imposée à chaque poste, d'accepter tous télégrammes transmis au moyen d'appareils de n'importe quel système. Les compagnies Marconi ont jusqu'ici refusé d'accepter de s'entendre, à cet égard, avec les compagnies similaires comme avec les gouvernements qui n'employaient pas les appareils Marconi. Il y a là une tendance à créer un monopole qui apparaît comme inadmissible dès le plus sommaire examen. Mais l'Angleterre, qui, en raison de traités passés avec la Compagnie Marconi, bénéficierait le plus directement de ce monopole, s'il arrivait à s'établir, soutient énergiquement les revendications de M. Marconi et de ses associés, et fait siens leurs propres intérêts.

On peut donc prévoir, sur ce terrain, des discussions très vives.

LES COLIS POSTAUX.

Le colis postal a pris naissance en 1882 ; et, sous son régime, le trafic est passé de 10 millions d'articles à cette date à 62 millions en 1904.

En raison de cette importance, le ministre des Travaux publics a déposé un projet de loi qui donnera satisfaction à un certain nombre de desiderata formulés par le public, et relatifs au retard des livraisons et aux bureaux de dépôt.

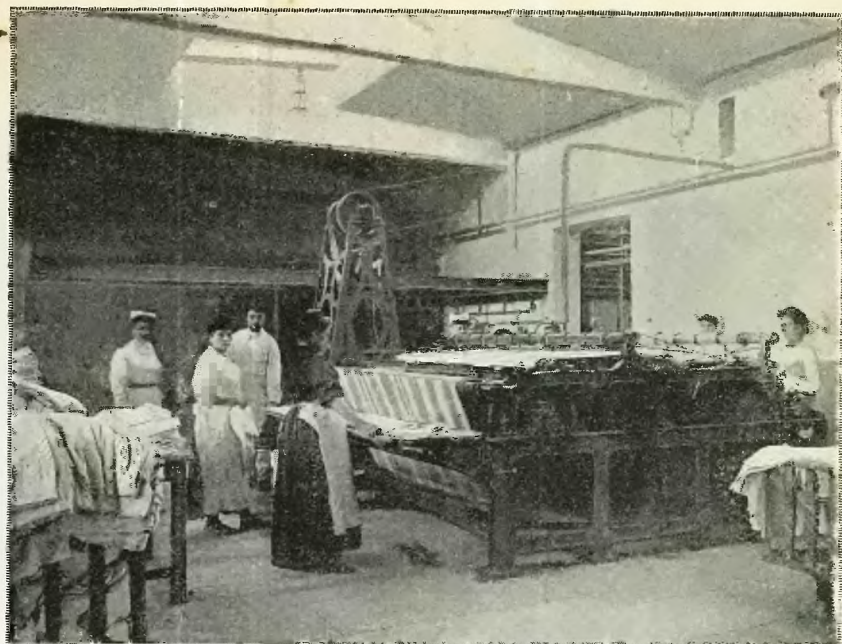
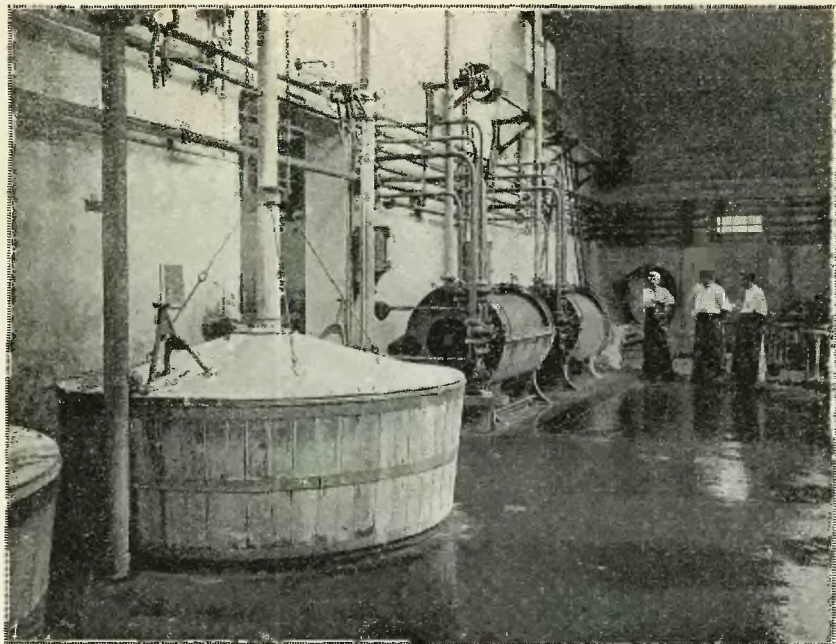
Comme on le pense bien, Paris est un grand centre d'attraction et aussi d'expédition pour les colis postaux ; il en expédie maintenant près de 21 millions sur la France continentale, et en reçoit plus de 5 millions et demi. A l'intérieur de Paris même, la circulation des colis postaux de Paris pour Paris est voisine de 1 million et demi (1.337.758 en 1903.)

LA BANANE SÈCHE.

Jusqu'à présent, la banane ne nous arrivait qu'en fruits frais, et il résultait de cette habitude une perte considérable, portant sur les régimes considérés comme non exportables, c'est-à-dire ceux irrégulièrement mûris, partiellement avariés, ou trop petits, ce qui n'exclut pas une excellente qualité. Cependant, en Amérique, on utilise ces déchets. Les bananes, décortiquées, sont simplement exposées au soleil ou à la chaleur artificielle d'évaporateurs spéciaux. Puis, enveloppées dans des feuilles, et fortement serrées avec des fibres de raphia, elles constituent de véritables « saucissons de banane » que l'on débite en tranches. Le rendement est d'environ 18 kilogrammes de banane séchée pour 100 kilogrammes de fruits en régime.

Attendons-nous donc à voir prochainement la banane sèche sur nos marchés, où elle prendrait la place d'un aliment complet précieux pour les petites bourses.





Les salles de lavage et de séchage de la grande buanderie modèle de la Salpêtrière.

## LA BUANDERIE DE LA SALPÊTRIÈRE.

On vient d'inaugurer, à la Salpêtrière, une buanderie modèle, telle qu'il n'en existe encore dans aucun autre hôpital de France. Lavage du linge, séchage et repassage, se poursuivent au moyen de machines ingénieuses et avec une rapidité qui défie toute concurrence. Un moteur de 200 chevaux actionne ces diverses machines qui, pour la plupart, viennent d'Amérique. Un personnel d'une centaine d'ouvriers et ouvrières arrive en vingt-quatre heures à rendre en parfait état de propreté les 30.000 kilogrammes de linge sale qui sont apportés chaque matin. Car la buanderie modèle ne blanchit pas seulement les 5.000 habitants de la Salpêtrière, mais encore l'Hôtel-Dieu, les Enfants assistés, Laënnec. Pour ces derniers établissements, une voiture automobile est chargée du transport du linge. On voit que, sous la direction de M. Mesureur, l'Assistance publique de Paris se modernise de plus en plus.

## LES FORÊTS FRANÇAISES.

Les ravages causés récemment par les torrents des Alpes et des Pyrénées ont ramené l'attention sur cette fameuse question du reboisement, en apparence fort négligée, mais qui, en réalité, semble se résoudre avec moins de lenteur qu'on le suppose. L'étendue des surfaces boisées de la France a été en croissance constante depuis 1789. A cette époque, on en comptait 7.600.000 hectares ; en 1827, il y en avait 8.750.000 ; en 1850, 8.860.000 ; en 1865, par suite du reboisement des Landes, 9.317.000. En 1871, l'annexion de l'Alsace ramène ce chiffre à 9.185.000 ; mais, en 1882, il était remonté à 9.450.000 et, aujourd'hui, il atteint 9.650.000, soit environ 19 % de la superficie totale de la France.

Au point de vue de la situation ce domaine forestier se répartit ainsi : 60 % en plaine ; 19 % sur les collines ; 29 % sur des montagnes de 800 à 1.600 mètres d'altitude ; 2 % sur des montagnes plus élevées. Le reboisement des hautes régions est d'autant plus important, en raison de son influence sur la régularisation des cours d'eau, que notre pays comprend les deux tiers des torrents de l'Europe. Or, sous le rapport de l'étendue des forêts proportionnellement à l'ensemble du territoire, la France vient au huitième rang. En tenant compte de cette étendue en elle-même, elle occupe la cinquième place, après la Russie, 215 millions d'hectares ; l'Autriche, 18,3 millions ; la Suède, 18,2 millions ; l'Allemagne, 14 millions.

## L'AUTOMOBILE DE LA REINE MARGUERITE D'ITALIE.

La reine mère d'Italie, qui compte, on le sait, au nombre des plus fervents adeptes de l'automobilisme, vient d'accomplir le trajet de Turin à Paris dans son véhicule de prédilection. Cette magnifique voiture, de marque italienne, construite pour le grand tourisme, réunit d'exceptionnelles conditions de solidité, de puissance, de confort et d'élégance. Forte d'un moteur de 50 chevaux, elle peut porter sept voyageurs et 400 kilos de bagages ; elle est peinte en blanc, avec des filets vert clair, rehaussée de cuivres étincelants ; les poignées des portières affectent la forme d'aigles aux

ailes éployées et, à la pointe du capot d'avant, se dresse une statuette en argent de saint Christophe, pour qui la reine professe une particulière dévotion. L'automobile royale a été un objet de curiosité et d'admiration partout où l'on a eu le loisir de l'examiner de près, notamment à Bourg (Ain), lorsque la reine Marguerite y a séjourné deux jours, à l'hôtel de l'Europe.

## LES OPÉRATIONS DU MONT-DE-PIÉTÉ DE PARIS.

Les magasins du mont-de-piété de Paris sont desservis par des couloirs et allées qui n'ont pas moins de 15 kilomètres de longueur.

En 1904 — dernier exercice dont la statistique soit connue — il existait dans ces magasins 1.449.169 gages, représentant des prêts pour une somme de 48 millions et demi environ.

La moyenne du prêt a atteint 34 fr. 90, et celle de chaque article vendu 16 fr. 53.

En raison du minimum du prêt, qui est de 3 francs, et vu leur valeur inférieure à ce chiffre, 14.410 gages n'ont pu être pris en dépôt. Par contre, on constate l'existence de 80 comptes de 50.000 à 100.000 francs ; 39 de 100.000 à 200.000 francs ; 16 de 200.000 à 500.000 francs ; 5 de 500.000 francs à 1 million ; 5 de 1 million à 2 millions ; 2 de 2 millions à 3 millions et demi et 3 de 3 millions à 3 millions et demi.

Parmi les objets prêtés, on trouve, chaque

année, environ 350.000 montres, 60.000 alliances, 160.000 paires de draps, 40.000 couvre-pieds, 23.000 oreillers et un nombre considérable de bicyclettes (4.103 en 1899 et 8.304 en 1900).

## LE TRAITEMENT DES FIÈVRES PALUSTRES.

A l'approche de la saison où les fièvres palustres se réveillent souvent, indiquons une méthode de traitement nouvelle employée par un médecin américain : c'est l'ingestion d'extrait de rate. Ce produit agirait aussi nettement que la quinine. Il serait préférable que son action fût plus forte, soit dit en passant, et que l'extrait de rate pût remplacer la quinine chez certains malades qui ne tirent pas grand bénéfice de ce dernier remède. Le *Bulletin médical*, à qui nous empruntons ce renseignement, ne dit pas à quelle bête on prend la rate. L'extrait est administré en poudre, dans des cachets ou capsules. Dans certains cas de fièvre estivo-automnale rebelle, il serait bon de joindre à l'extrait de rate de l'extrait de moelle osseuse rouge. L'extrait de rate se donne par dose de 0 gr. 30 toutes les deux, trois ou quatre heures, selon le cas.

## L'EXPLOITATION DU CROCODILE.

La peau de crocodile, de plus en plus utilisée dans la maroquinerie et dans la chaussure, est très souvent, paraît-il, de vulgaire

peau de mouton. L'imitation est si parfaite que les meilleurs experts se laissent tromper. Il y a, pourtant, du cuir de crocodile authentique ; le grand marché se tient à Londres. Les peaux arrivent, en majeure partie, de la Floride où les chasseurs se livrent à une destruction effrénée des alligators. La graisse, qui se vend 9 à 13 centimes la livre, est aussi fort appréciée, en raison de ses propriétés tannantes, pour la préparation des cuirs de chamois. Enfin, certaines glandes du monstre contiennent une variété de musc que l'on écoule dans le commerce sans en indiquer la provenance. Peut-être, dans un avenir prochain, verra-t-on l'élevage des canards remplacé par celui des crocodiles. La question fut étudiée assez sérieusement en France, il y a quelques mois. Le projet est abandonné.

## LA MOTOCYCLETTE A HÉLICE.

Nous avons relaté dernièrement les essais faits par M. Archdeacon d'une motocyclette à hélice. Un ingénieur, M. J.-Ambroise Farcot, nous fait savoir, par huissier, que cette motocyclette a été conçue par lui en collaboration avec M. Archdeacon, mais que c'est lui, Farcot, qui a eu le premier l'idée d'adapter une hélice aérienne à une motocyclette. Nous ne le contredirons pas et, tout en faisant les réserves d'usage, nous lui donnons volontiers acte de sa déclaration.



LE VOYAGE EN AUTOMOBILE DE LA REINE DOUAIRIÈRE D'ITALIE. — S. M. la reine Marguerite quittant Bourg (Ain) pour se diriger sur Paris. — Phot. de M. Ferrand.





Marsan. Maintenon. Montlieu. Bachelor's Button.

Le prix du Conseil municipal, couru le 7 octobre à Longchamp : le dernier tournant. — Phot. Tresca.

#### UN GRAND CHEVAL

C'est un grand cheval dans toute l'acception du mot que ce *Maintenon*, qui a remporté à Longchamp, dimanche dernier, sous la grosse surcharge, le prix de 100.000 francs du Conseil municipal : il est grand par la taille et par la qualité. Nous n'avons pas à rappeler ici ses performances de plus en plus méritoires jusqu'à cette dernière victoire, la plus probante de toutes. Un chiffre suffira à nos lecteurs : *Maintenon* a rapporté jusqu'à ce jour, à son propriétaire, le milliardaire américain M.W.-K. Vanderbilt, près de 850.000 francs. Il avait été payé une vingtaine de mille francs en vente publique : M. Vanderbilt eut donc la main heureuse. Le cliché de la course de dimanche que nous reproduisons ici montre bien, nous semble-t-il, la supériorité incontestable de *Maintenon* sur ses rivaux. A l'endroit du parcours où il a été pris, 400 mètres avant le poteau, quatre chevaux étaient sur la même ligne devant le peloton assez compact. Mais n'est-il pas évident, sur la photographie même, que la puissante action de *Maintenon* dominait déjà celle de *Marsan*, de *Montlieu* et de *Bachelor's Button*? Et, en effet, un peu plus loin, le grand alezan se détachait sans effort.

#### ADELAÏDE RISTORI

Adélaïde Ristori, la célèbre tragédienne italienne, émule de notre Rachel, vient de s'éteindre, à Rome, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

Fille de pauvres comédiens, elle avait débuté toute jeune dans la carrière où, sur les scènes de Parme et de Livourne, son talent et sa beauté ne tardèrent pas à lui gagner la faveur de ses compatriotes. Son mariage avec le marquis Capranica del Grillo, en 1847, devait l'éloigner temporairement du théâtre ; mais une représentation donnée au bénéfice d'un vieux comédien lui fournit une heureuse occasion d'y rentrer.

C'est en 1855 qu'elle vint pour la première fois à Paris, où ses créations au Théâtre-Italien, dans *Francesca di Rimini* et *Maria Stuarda*, lui valurent d'éclatants triomphes. L'année suivante, elle interprétait avec succès une traduction de la *Médée* d'Ernest Legouvé. Se rattachant à l'école romantique, elle émouvait surtout par sa mimique expressive, par sa véhémence, par une fougue inhérente au tempérament de sa race.

Après avoir reçu la consécration de Paris, la Ristori avait conquis une renommée universelle en allant se faire applaudir en Espagne, en Allemagne, aux Etats-Unis, au Brésil, dans d'autres pays encore. Il y a trente ans, abandonnant définitivement le théâtre, la marquise del Grillo s'était fixée à Rome et y menait l'existence discrète d'une grande dame très simple.

#### LES BOULANGERS PARISIENS

(Voir notre gravure de première page.)

Malgré l'apparente modestie de sa condition, le laborieux artisan qui fabrique notre pain quotidien est, de longue date, dans notre organisation sociale, un personnage d'une importance incontestée ; mais jamais la nécessité de compter avec lui ne s'affirma d'une façon plus impérieuse qu'en ce moment, à l'occasion de l'application de la loi récente sur le repos hebdomadaire. Cette application présente de sérieuses difficultés pour certaines corporations, notamment pour la boulangerie. Comment, en effet, concilier les intérêts des patrons, des ouvriers et des consommateurs ? Question vitale au premier chef. Il est aisé de décréter le chômage des boulangers une fois par semaine ; le chômage des estomacs, c'est impossible. D'où des tiraillements, des conflits, même des grèves.

Le système du roulement semblerait tout arranger ; mais la majorité des patrons, lui reprochant, à tort ou à raison, des inconvénients professionnels, préfèrent le repos collectif. Ils viennent d'en faire à Paris, lundi dernier, un essai dont les conséquences ont été d'obliger les ouvriers à « doubler » les fournées de la nuit du samedi au dimanche, la clientèle à s'approvisionner pour deux jours, et (chose grave !) de condamner la population parisienne à une journée de pain rassis.

Cette expérience un peu hasardeuse se poursuivra-t-elle ? Les syndicats corporatifs en ont délibéré avec le désir et l'espoir de trouver un moyen terme. Il n'en reste pas moins que l'innovation, probablement passagère, a pris les proportions d'un gros événement, et que le boulanger parisien, ce travailleur nocturne, est devenu l'« homme du jour ». Une de nos pages d'actualité était donc bien due à ce pourvoyeur du gargantuesque ventre de Paris. Notre gravure le montre, comme il convient, dans son fournil, saisi sur le vif, en plein « coup de feu »,

le torse nu, tel un athlète antique, se livrant au rude labeur de la panification classique, dont, sauf l'adoption généralisée du four métallique, les procédés séculaires survivent encore presque partout aux procédés perfectionnés d'invention moderne.

#### LES THÉÂTRES

Pour la seconde fois, le Palais-Royal essaye d'attirer le public en lui offrant un « spectacle coupé », et pour la seconde fois le succès couronne cette tentative. Des cinq pièces en un acte qu'il nous a données, aucune n'est ennuyeuse ; la plupart sont au contraire fort amusantes, tels : *L'Extra*, de M. Pierre Veber, vaudeville traditionnel à quiproquos ; *la Carte forcée*, opérette de M. Hugues Delorme, mise en musique par M. Ch. Cu villier, spirituel pastiche de la musiquette du siècle dernier ; *Totote et Boby*, de M. Maurice Hennequin, plaisante satire de l'excessive sollicitude dont les gens du monde entourent leurs petits chiens.

Aux Nouveautés, c'est également un succès que vient de remporter la pièce en trois actes de MM. Hennequin et Veber : *Vous n'avez rien à déclarer ?* Ce vaudeville ultra-gaulois, mais présenté avec infiniment d'adresse et d'esprit, nous redit l'aventure de l'amoureuse transe déjà contée dans *la Sensitive* et autre part. Quant au langage et à la mimique, la pièce est essentiellement de notre époque ; l'on n'eût osé rien produire de pareil il y a cinquante ans. Ajoutons que l'excellente troupe des Nouveautés fait tellement rire les moralistes qu'ils n'ont pas la force de protester.

Un succès aussi, au théâtre de la Renaissance, qui ne pouvait mieux commencer sa saison 1906-1907 que par *les Passagères*, de M. Alfred Capus. Les amours passagères auxquelles Robert Vandel cède par bonté, malgré qu'elles dérangent sa quiétude conjugale, forment le sujet de cette comédie pleine d'observations fines, délicieuses, étincelante d'esprit. Elle est jouée à ravir par MM. L. Guity et Huguenet, très agréablement par M<sup>mes</sup> J. Darcourt, H. Rogers, J. Cheirel, M. Caron. *L'Illustration théâtrale* offrira à ses lecteurs le texte complet et illustré des *Passagères* dans un de ses prochains numéros.



Adélaïde Ristori, marquise Capranica del Grillo, en 1858 et en 1902.